

A quoi servirait-il de répéter, ce dont je suis sûr, que de Gaulle m'avait averti qu'il n'avait pas encore vu le dossier de Brasillach lorsque je vins le solliciter? J'en avais été trop inquiet, malgré ses paroles d'espoir, pour ne pas me fier à ma mémoire sur ce point. Si je le répète, ce n'est certes pas avec l'idée de convaincre des ennemis irréconciliables, mais pour ceux, s'il s'en trouve après nous, qui s'intéresseront à ces écrivains français dont le crime, payé de leur jeune vie, fut d'avoir suivi la politique officielle du pouvoir légal.

### Vendredi 2 février

**N**ASSER *tel qu'on le loue* : ce que j'aime le moins dans ce petit livre si dense d'Emmanuel Berl, c'est le titre qui en restreint la portée. Il s'agit de rien de moins pour chacun de nous, après cette lecture, que de nous interroger sur ce qui subsiste en nous de l'antisémite, si nous l'avons été à un moment de notre vie — et qui ne l'a été un peu ou beaucoup, consciemment ou à son insu? C'est un mal dont on ne guérit jamais tout à fait et qu'il faut combattre jusqu'à la fin — même moi, qui vers mes dix-huit ans ai dû réagir avec violence à ce qu'on m'avait ingurgité tout au long de l'affaire Dreyfus : elle coïncida avec mon enfance. J'ai songé souvent que le jour radieux de ma première communion, le 12 mai 1896, Alfred Dreyfus était dans sa case de l'île du Diable et souffrait.

Ce qu'on m'avait ingurgité... Je suis un des derniers survivants de cette génération d'enfants catholiques en France qui se délectait des caricatures antijuives de « la bonne presse ». Mais ce n'était pas le pire. A mesure que nous apprenions à raisonner, le « bon journal » nous donnait de fort bonnes raisons de haïr les juifs. Qui n'admirait Edouard Drumont alors? Même aujourd'hui, qui a songé à faire grief à Bernanos d'avoir élu Drumont pour le premier de ses maîtres? Lui-même n'en a ressenti nul embarras, comme si *La France juive* n'était pas l'une des sources du plus sanglant fleuve de haine de l'histoire.

*L'Action française* quotidienne n'existait pas encore, mais le journal royaliste de Bordeaux, *Le Nouvelliste*, n'était certes pas rédigé par des sots. Je me souviens des articles d'Oscar Havard et de ceux d'un journaliste du cru, Jacques Curieux, dont les traits de plume s'apparentaient pour moi aux merveilleux coups de crayon d'un Bordelais de ce temps-là : Sem, qui n'était pas encore monté à Paris et croquait ses premiers modèles sur le cours de l'Intendance. Tout ce monde gentil n'était pas du côté de Dreyfus, on s'en

doute. Ni moi non plus, mais je me souviens tout à coup que j'ai déjà écrit, il y a peu d'années, en préface à la réédition de *Cinq ans de ma vie*, d'Alfred Dreyfus, *L'Affaire vue par un enfant*.

Ce qui est vrai, c'est que même avant qu'éclate l'Affaire, le juif existait pour nous comme un être à part dont je ne me souviens pas qu'on nous ait dit précisément du mal : il n'en était pas besoin. L'Evangile tenait pour nous dans le récit de la Passion : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » Eh bien, il était retombé, il ne cessait de retomber. A cette malédiction, nous ajoutions dans la mesure de nos petites forces la nôtre, sur le trottoir du cours Victor-Hugo à Bordeaux, en traversant le marché juif : nous faisons du coin de notre pèlerine une oreille de cochon, en criant : « Oreille de cochon! », et nous nous sauvions sous les malédictions du pauvre Mardochee. Quand je dis « nous », je me vante peut-être et doute de l'avoir moi-même jamais fait.

Il est certain qu'en particulier dans le Quatrième Evangile les juifs sont dénoncés globalement; c'est « par crainte des juifs » que le Seigneur se cache. Qu'il fût lui-même juif et que sa mère fût juive, et toute la première Eglise de Jérusalem, et le premier martyr Etienne, dont le visage était comme d'un ange, quel mystère que cela n'ait dérangé en rien les grandes personnes qui nous élevaient dans leur tranquille parti pris!

Le pauvre Dreyfus trouva donc en nous un terrain longuement préparé où son horrible histoire allait prendre racine, devenir un grand arbre — un grand arbre indéracifiable. Même aujourd'hui où chaque faux a été découvert, où le vrai coupable a avoué, où les carnets de Schwartzkoppen ont montré le dessous des cartes, et alors que l'innocent a été réhabilité à la face du monde, il y a encore des gens pour protester qu'on ne sait pas tout; et c'est vrai qu'on ne sait pas tout, mais on sait que Dreyfus était innocent.

Comment mes yeux se sont-ils ouverts? Je crains d'arranger après coup; il me semble que sous l'influence du *Sillon*, à dix-huit ans, j'établis un rapport de cause à effet entre les malheurs de l'Eglise de France, à ce moment-là, et le péché qu'elle avait commis contre la justice, par ignorance et elle-même trompée, en empoisonnant nos consciences d'enfants. Dès lors, en toute occasion, ou secrète, ou publique, je n'ai cessé de combattre l'antisémitisme au-dehors et chez les autres, mais aussi au-dedans de moi, car mon premier mouvement n'en était pas toujours exempt; et cette fois, je dois convenir qu'il m'a paru fondé en raison.

Ce qui s'est passé en France chez certains Français, au lendemain de la guerre des Six Jours, c'est que ce qui était à

leurs propres yeux un mauvais sentiment refoulé, dominé, jamais tout à fait vaincu, a trouvé sa justification. Ces lettres furieuses d'amis juifs, ces injures à de Gaulle nous mettaient le nez sur une évidence qui, certes, n'excuse à aucun degré l'antisémitisme, mais qui en donne l'une des clés avouables. Enfants, nous nous gargarisions d'un vers de Bornier : « *Tout homme a deux pays : le sien et puis la France!* » Tout juif a deux pays : le sien, d'abord. C'était ce que nous étions tentés d'accorder à l'adversaire et qu'une part de nous-mêmes avait toujours cru; et la preuve, c'est cette loi du « *numerus clausus* » qui n'existe plus en droit, mais qui continue de jouer chez beaucoup : « Vous avez vu dans *Le Figaro* de ce matin, me disait l'autre jour cet ami alarmé, il y a cinq cent mille juifs en France, ils ont doublé depuis la guerre. Déjà ils envahissent tout... » Je me moquai de lui, mais quelque chose répondait en moi à sa peur, quelque chose dont à dix-huit ans j'avais cru pourtant extirper la dernière racine.

Que la race de Bergson, de Kafka et d'Einstein soit une race spirituellement dominatrice, nous le savions, nous l'avons toujours su, qu'elle soit en même temps capable de toutes les vertus qu'au cours des siècles la chrétienté lui a déniées, nous n'avons pas attendu d'assister au miracle d'Israël pour le savoir. En 1914, nous le savions déjà. J'approuve Emmanuel Berl de nous le rappeler sans enfler la voix : « J'ai été soldat en 1914 au 356<sup>e</sup> R. I. J'ai été enterré deux fois, j'ai été cité à l'ordre de la division, mon oncle René Franck a commandé un bataillon de chasseurs depuis août 1914 jusqu'à l'armistice, mon cousin germain Henri Lange a été tué, mon cousin Raymond Berl copieusement couvert de blessures et de médailles. »

Mais justement : l'étrange est la persistance en nous du mur qui nous sépare de ce peuple génial, et pour nous chrétiens, élu de toute éternité, et qui est en même temps un peuple valeureux. Il y a là un mystère que ce petit livre, *Nasser tel qu'on le loue*, nous oblige à regarder en face. Non que, si sage en apparence, Berl soit lui-même exempt de passion. Il ne porte pas de Gaulle dans son cœur et il aime les Etats-Unis d'Amérique — et qui le lui reprochera? Mais il est fort capable de donner le léger coup de pouce à l'histoire qui la fait aller dans le sens de ce qu'il désire : « Je ne suis pas Américain, je suis un Français, mais que les Américains ont sauvé en 1917, libéré en 1945 et nourri après 1945. »

Voilà ce qui s'appelle un raccourci dirigé où ce qui est coupé c'est 1914, et c'est 1939, et c'est 1940, les seules dates où les Américains eussent pu sauver Emmanuel Berl et les autres Français, mais il n'en a pas été question, malgré les

appels au secours. Quant à ce qu'a pesé le destin d'Emmanuel Berl et celui de la France dans la décision des Etats-Unis en 1917, et en 1941, Berl m'accordera que ce serait trop d'une plume de colombe pour s'en faire une idée. « Nourri après 1945 », cela seul reste vrai. Je me sens redevable aux Etats-Unis du plan Marshall, non de ce que les torpillages allemands en 1917 et l'attaque de Pearl Harbor en 1941 les ont obligés à entrer dans la danse.

Pour en revenir au fond du débat, nous savons bien pourquoi la haine qu'Israël inspire à Ismaël est irréconciliable : Ismaël sait qu'à moins que l'un des deux empires atomiques ne s'en mêle il sera indéfiniment battu en six jours par ce petit peuple technicien, premier de la classe dans tous les lycées du monde.

#### Lundi 12 février

**J**E tiens pour un événement très singulier la réapparition, chez Gallimard, de Julien Benda. Rien n'annonçait que *La Jeunesse d'un clerc, Un régulier dans le siècle, Exercice d'un enterré vif* dussent jamais remonter « de profundis » et que le nom de Julien Benda eût plus de chance d'échapper à une rature indélébile que celui de tant d'auteurs d'il y a cinquante ans, qui occupaient le devant de la scène et dont il ne reste même pas de quoi prononcer un verdict de condamnation.

Il faut en rendre grâce à Etiemble, qui, dans la préface, fait feu des quatre fers. Comme il pense sur tout sujet à contre-courant, il ne se prive pas d'admirer et d'aimer ce Julien Benda, l'un des hommes de lettres non peut-être le plus détesté de la génération qui a précédé la mienne, mais le plus antipathique (il s'en vantait lui-même) au plus grand nombre de gens et de tous les bords. Il m'était, à moi, indifférent, il me semble, ou ma propre antipathie, si je l'ai ressentie, fut de seconde main. Nous ne nous sommes guère rencontrés, d'ailleurs, et je ne crois pas être allé avec lui au-delà de la poignée de main.

Je lisais volontiers non ses romans mais ses essais, sans y attacher d'importance. Or en voici trois qui m'ont empêché de dormir cette nuit : à 4 heures du matin, je lisais encore. Il faut dire que cette histoire, c'est la mienne. Mon aîné de vingt ans, en racontant sa vie, il ne peut pas ne pas m'introduire dans l'enchantement de ces années où j'émergeais du plus profond d'une famille et d'une province, dans ce Paris merveilleux de 1910.

Ce ne sont pas des raisons de cet ordre qui rendent Benda cher à Etiemble — bien que sur ce plan là quel plaisir aigu